

UNE AMIE D'ENFANCE

Je n'avais alors que dix ans ; je parcourais encore journellement la route qui conduisait de chez mes parents à l'école, et, pour faire variété, de l'école à la maison.

Parmi les nombreux bambins qui fréquentaient avec moi l'école paroissiale, il y en avait un avec qui je m'amusais d'une manière plus intime qu'avec tout autre. Il s'appelait Raoul, et était mon aîné d'un an. Chaque jour, en revenant de l'école, je l'accompagnais chez lui, où nous nous réunissions jusqu'à huit ou dix, faisant un véritable tapage d'enfer. C'était à qui crierait le plus fort ; heureusement pour nous que notre ami Raoul était toujours le vainqueur du tournoi, et qu'il recevait pour lui seul, pour prix de ses exploits, les réprimandes de ses parents.

Raoul avait de jeunes sœurs qui, à l'instar de leur frère, arrivaient chaque après-midi vers les quatre heures, avec toute une suite de jeunes fillettes, qui venaient s'unir à notre groupe. Inutile de dire que nous passions là d'excellentes heures à crier, rire, même sauter et gambader.

Les journées de congé, les réunions avaient lieu plus nombreuses qu'à l'ordinaire et avec plus d'éclat et moins d'éclats de voix cependant. On s'amusait avec plus de modération et l'on passait très bien le temps en se divertissant par différents jeux de société. C'était surtout drôle de nous voir, tous des bambins ne mesurant pas trois pieds de hauteur, nous efforçant d'être galants et faisant des révérences devant ces jeunes fillettes avec un sérieux irréprochable.

Parmi ces dernières, au nombre de ces grandes dames en herbe, il s'en trouvait une surtout que j'avais remarqué tout spécialement, et que je trouvais adorablement belle.

Elle s'appelait Bertha et était plus jeune que moi de quelques mois. A dix ans, on ne dissimule guère ; aussi, tout le groupe comprit vite, à ma manière d'agir à l'égard de la jeune fille, que j'avais des préférences marquées pour elle. Je ne ne le niais pas ; et rien ne me flattait autant que lorsque j'entendais une personne dire, dans son langage d'enfant, que Mlle Bertha était ma "blonde." Naturellement, à cet âge, une telle persévérance devait nécessairement flatter la jeune fille, qui croyait ne pouvoir faire autrement que de me rendre le réciproque. Aussi, lorsque je voyais ma petite amie se montrer aimable à mon égard, je commençais à me croire d'une importance... il n'en fallait pas plus pour enflammer mon jeune cerveau. Je ne manquais jamais l'occasion de me montrer galant envers Bertha, et je craignais sans cesse d'être impoli à l'égard de ma "beauté."

Lorsque nous jouions aux "gages" (c'était un jeu en vogue alors), si j'avais une pénitence à accomplir—douce pénitence parfois—tout ému, je m'approchais de ma jeune amie, et, en m'inclinant, je balbutiais : "Mademoiselle Bertha, me ferez-vous le plaisir de m'accompagner ?" Et elle me répondait par un sourire si doux... Ah ! si j'étais heureux alors ! on m'aurait offert un trône que je n'eusse pas cédé ma place. Mais, mon émotion arrivait à son apogée, ma joie était plus parfaite, lorsqu'elle aussi me demandait toujours en souriant : "Monsieur Edouard, auriez-vous la bonté de m'accompagner ?" Je ne lui laissais pas le temps de terminer sa phrase, et, tout joyeux, je me levais en disant : "Mais, avec plaisir, mademoiselle." Et il fallait nous voir, elle avec des airs de grande fille qui ne lui seyaient pas trop mal, et moi avec mon attitude hésitante que je m'efforçais de rendre ferme.

Lorsque nous jouions à ce qu'on nommait à cette époque la "chaise honteuse," si c'était Bertha qui se trouvait sur la sellette, oh ! alors je torturais ma petite cervelle pour teuter de construire avec élégance un compliment, une flatterie, afin d'être remarqué et d'être désigné pour lui succéder ; j'étais si flatteur, si galant, qu'elle devinait presque toujours quelle devait être ma phrase, et, tout joyeux d'avoir pu lui plaire, je lui succédais pour recevoir un compliment de sa part, mais de la part des garçons une avalanche de sobriquets qui n'avaient rien de commun avec la flatterie.

Quelquefois nous formions un cercle en nous tenant par la main et nous tournions autour d'un personnage, en chantant un couplet de quelque chansonnette et lorsque nous nous arrêtions la personne placée dans le centre devait saluer la personne qui lui plaisait davantage ; et alors cette dernière allait succéder à la première au milieu des applaudissements, puis la danse recommençait comme précédemment. On appelait cette danse, si j'ai bonne souvenance, la danse ronde. C'était l'occasion pour ma petite amie et moi de nous montrer mutuellement toute l'ardeur de notre amitié, seulement nous en abusions parfois, et j'ai vu souvent s'écouler un quart d'heure sans qu'aucun autre qu'elle et moi ait pu parvenir au poste d'honneur. C'était bien du reste, les seuls moyens dont nous nous servions pour établir notre amitié car nous étions trop timides pour risquer le moindre mot à ce sujet. Nous nous permettions bien de temps à autre de lancer un petit regard furtif, et aussitôt nous détournions la tête, les joues couleur corail. J'ai vécu de cette belle vie pendant douze mois, durant lesquels il ne s'écoula guère de jour que je ne visse ma jeune amie. Plus je la voyais, plus je la trouvais belle. Il me semble voir encore ses beaux grands yeux noirs à demi rêveurs, et ses belles lèvres empreintes d'un gai sourire. Voilà à quoi je résumais mes observations sur sa figure, mais j'en conclus aussitôt qu'elle était belle et charmante.

Un jour du mois d'août, Raoul accourut chez moi tout excité, et me dit :

—Tu ne sais pas la nouvelle ?

—Non, lui dis-je, tout déconcerté, quelle nouvelle ?

—Nous allons jouer une pièce au commencement de septembre.

—Vraiment !

—Oui, oui, et tu vas *acter* (excusez le mot) avec Mlle Bertha.

—Ah !...

Aussitôt il me conduisit chez lui où j'appris de la bouche de ses sœurs ce qu'il venait de me raconter.

Je devais remplir un rôle avec Bertha, et elles voulaient que je devinsse son mari... dans la pièce, bien entendu.

J'étais fou de joie, et l'avouerai je, un peu d'orgueil.

Acteur !... Hum ! ce mot résonnait bien dans mon oreille ; mais jouer avec ma jeune amie !... Ah ! c'était idéal !

De retour à la maison, je n'eus rien de plus pressé que de raconter la nouvelle à ma mère, à mes sœurs, à... à toute la famille en un mot, et durant un mois je ne parlais que de cette fameuse pièce. A table, s'il y avait des invités, je m'excusais avec intention à la fin du repas, pour avoir l'occasion d'apprendre à ces messieurs, avec un air d'importance, que j'allais répéter mon rôle chez un ami. Et aussitôt je m'esquivais la tête haute, m'imaginant entendre les félicitations que ces messieurs étaient supposés adresser à mes parents sur les talents artistiques de leur jeune fils.

Aux répétitions, je voyais continuellement ma jeune amie et cela me rendait heureux. Il me faisait plaisir lorsque l'heure de la répétition se prolongeait, et il m'est arrivé souvent de faire volontairement des erreurs pour demeurer plus longtemps auprès de Bertha.

Pourtant je faisais suffisamment d'erreurs, même en faisant de mon mieux.

Enfin le jour de cette fameuse séance arriva et je savais mon rôle plus ou moins mal.

Maintenant il fallait songer aux costumes. Pour la première fois je revêtis le grand pantalon. Je retournais la grande glace de tous les côtés pour jouir de l'effet que je devais produire.

Je mis une redingote qui aurait été moins grande, je crois, et mieux à sa place, sur le dos de mon oncle.

Mais une question m'embarassait. Il me fallait une barbe. Un mari—sans barbe—cela me paraissait inouï. Il me fallait au moins une petite moustache. A force de me travailler le cerveau, je trouvai une idée que je crus lumineuse :

Je pris un vieux masque, j'eus vite enlevé les poils qui servaient de moustache à cette figure de carton, puis, avec du mucilage, je m'appliquai ce semblant de moustache, solidement et assez adroitement. Seule-

ment, le malheur c'est que la moustache était d'un noir très foncé, et moi qui ai les cheveux d'un blond... mais d'un blond très prononcé... Mais je n'étais pas scrupuleux pour ces détails, je n'y songeais même pas, j'étais trop occupé à me regarder dans la glace, essayant de prendre mon air sévère, car, au cours de la pièce, je devais m'emporter contre un domestique.

La toilette terminée, je me montrai devant mes parents, tout fier de moi, mais un éclat de rire général m'accueillit. Ma moustache, qui m'avait coûté tant de peine, ne leur plaisait pas, et, avec un assez grand effort, mon frère réussit à séparer cette moustache de ma peau, non sans en avoir rougi l'épiderme. Je me consolai vite de cet échec, et j'arrivai tout pimpant chez mon ami, chez qui devait se donner cette soirée.

L'auditoire n'était pas nombreux : les parents des acteurs, quelques invités intimes, en tout une quarantaine de personnes. A huit heures précises, la pièce commença. Je tremblais et je craignais fort de ne pouvoir prononcer une seule parole. Par bonheur, la vue de ma jeune amie me raffermi et son exemple m'encouragea.

La phrase prononcée, je me tirai assez bien d'affaire ; non pas que je fis un chef-d'œuvre ; non, mais pour mon talent c'était suffisant.

Quant à Bertha, elle fut superbe et comme toujours charmante à ravir. La pièce finie, nous fûmes invités à goûter à un succulent banquet préparé expressément pour les acteurs. J'étais auprès de mon amie, et c'est au cours de ce repas que je lui annonçai que je partais le lendemain pour le collège. Pour la première fois de ma vie j'étais triste, et elle me parut l'être aussi, avec tendresse elle me fit ses souhaits de succès et de bonheur.

Après le repas je lui serrai timidement la main et lui dis bonsoir. Elle me répondit :

—Au revoir ! monsieur Edouard ! à l'an prochain !

L'année s'est passée, puis la seconde et nombre d'autres se sont écoulées depuis et je n'ai jamais revu Bertha pour lui parler. C'est maintenant et depuis longtemps, une grande demoiselle qui ne songe plus, je crois, à ce temps de notre enfance.

Mais moi, le charme de ces souvenirs m'enivre, et souvent quand je suis seul avec ma pensée, lorsque je la fais errer au milieu des vieilles cendres refroidies, parfois une larme scintille à ma paupière au souvenir de ces jours lointains. O charme de notre première jeunesse ! O douceurs de ces premières amours, où le frôlement d'une tendre main, où un sourire rapide, suffisent pour faire croire à nos jeunes cœurs, qu'ils aiment et qu'ils sont aimés. Bien doux encore est le souvenir qui ne permet pas à ces premières émotions de s'envoler sans retour, et qui aux moments d'ennui, de lassitude, nous apporte une bouffée de ces vieilles émotions qui dormaient en un repli secret de notre cœur.

Ribou

UN MONSIEUR QUI VA DE COTE ET D'AUTRE



—Voilà papa qui arrive.

—Sur quel trottoir, mon enfant ?

—Sur les deux, maman !